

Louis Touré, Miami-Dade,
11 avril, 15:32 Tcf

Les westerns du cinéma dominical de Marsas-soum avaient laissé dans ma tête d'adolescent une image plutôt romanesque de l'Amérique. J'imaginai un homme sellant son cheval dans le petit matin clair. Impassible, il sondait la voûte immense sous laquelle il allait s'enfoncer, laissant derrière lui la fenêtre orangée où, bleu mélancolique, s'inscrivait le regard de celle qui l'attendait déjà.

À présent, je vis en Amérique et c'est un peu ce qui est en train de m'arriver, à ceci près que c'est sur la mer que je m'engage pour trois mois et que celle qui m'attend déjà, Loretta, a les yeux marron.

À douze ans, je voulais être navigateur intersidéral : cosmos, années-lumière et confins galactiques débri-daient mon imagination. L'infiniment grand était mon domaine. Aujourd'hui, trente ans plus tard, je suis second sur ce paquebot transocéanique, et atomes, électrons, quarks et leptons sont devenus mon dada. Finalement, rien n'a vraiment changé ; l'infiniment petit est tout aussi vaste que le grand.

Pourquoi ces pensées, alors que je suis en train de surveiller le gaillard depuis la passerelle? Probablement un rapport avec la localisation dans l'espace-temps. Tout à l'heure, Compson a pointé son menton vers l'avant en déclarant :

— J'ignore si c'est le fait que la France est notre prochaine destination, mais j'ai le sentiment que c'est gris droit devant.

— Vous n'avez pas tort, commandant, le navire pointe vers l'est.

— Vers l'est, oui, mais droit devant c'est plutôt le Sahara. Le Sahara ocre et brûlant, rien de gris, habituellement...

Il n'a rien dit de plus. C'est toujours ainsi avec lui. Quelle importance que ce soit le Sahara ou la France puisque nous sommes toujours à quai?

Sur la coupée principale, le moins qu'on puisse dire est que l'on ne s'y bouscule pas. Rien à voir avec l'assaut du dimanche durant les croisières hivernales. À part cette traversée Southampton-New York en octobre, où nous n'avions à bord qu'une centaine de passagers, jamais le navire n'a été aussi peu achalandé. Tant mieux, je vais peut-être enfin trouver la mer comme je l'ai espérée à l'origine: vaste, silencieuse, étrange, changeante. Autrement dit, un peu comme le cosmos.

Bon sang! Qui est cette fille en train de monter à bord? Dans sa petite robe canari, elle ne doit pas se rendre compte de la réaction qu'elle peut provoquer chez un mâle. Il s'agit pourtant d'une robe toute simple... C'est curieux, elle n'a pas le style des passagères habituelles. À première vue, je dirais le genre *revolucionaria*. En tout cas, pas celui de se préoccuper de chiffons. De toute façon, elle n'en a pas besoin!

Allons! Voilà la bête lubrique qui se réveille. Je viens tout juste de dire au revoir à Loretta pour trois mois et je regarde déjà ailleurs. Pensons à autre chose...

Tout ira bien à la maison. Loretta et Jef ne devraient manquer de rien. Même la climatisation est encore sous garantie. Si ça flanche, un simple coup de fil et le spécialiste remettra tout en ordre.

Finalement, je ne regrette pas l'acquisition de notre maisonnette blanche avec son petit carré de pelouse et son cocotier nain. Quand le soir tombe et que le ciel passe au violet, cela a même un côté qui me réjouit.

Hier soir, j'étais assis sur les marches du perron. Le ciel était justement en train de s'empourprer, la fenêtre du salon était entrouverte et de la musique s'en échappait doucement. Loretta était assise à côté de moi, les mains jointes entre les cuisses, un vague sourire aux lèvres, tandis que, sur la pelouse, Jef s'acharnait sur son «*DSLite*» ramené de Saint-Thomas. Là, pendant un instant qui semblait contenir toute l'éternité, j'ai eu le sentiment que tout était parfait.

Il me fallait au moins ça pour accepter l'idée de partir trois mois pour la Méditerranée puis pour le Spitzberg. Ça me paraît long... Même si cette robe jaune me semble fichument... robe.

Bras croisés haut sur la poitrine – je sais que cette attitude m'avantage –, je m'approche de Compson qui, mains dans le dos et sourcils légèrement froncés, est penché au-dessus du moniteur de l'ECDIS. Il m'a déjà avoué que les cartes électroniques vectorielles l'agaçaient un peu, qu'elles ôtaient de la magie à la navigation. Je n'ai pas répondu. Selon moi, la magie, au contraire, c'est de réduire la part du risque. Il m'adresse un œil où réside toujours cette part d'inter-

rogation. Avec moi, il ne sait sur quel pied danser. Natif du Mississippi, pour lui l'esclavage a retiré aux Noirs ce qui appartenait à l'Afrique. Mais je suis né au Sénégal, mes ancêtres n'étaient pas esclaves, ou du moins les coloniaux n'utilisaient pas ce terme, ce qui fait qu'il n'a pas encore déterminé s'il doit m'inclure dans une mouture qui a produit des Malcolm X ou des Louis Farrakhan. Au fond, je dois l'agacer autant que les cartes vectorielles.

D'un bref mouvement du menton, il me désigne l'horloge-mère puis la pendule satellite.

— Cinquante-huit secondes d'écart entre les deux, dit-il, je n'ai jamais vu ça... Qui se trompe?

— Sans doute une baisse de tension dans l'alimentation de l'horloge. La différence est minime.

— Oui, mais si cela vient de la retransmission satellite, toutes leurs fichues données peuvent subir le même décalage.

— Je continue de penser que c'est certainement l'horloge.

— Il ne sert à rien de penser, Louis, il faut savoir.

— Je vais appeler la NOAA, nous en aurons le cœur net.

Sans répondre, il tire un peu sur les poils de sa moustache et se tourne vers le pilote qui, balançant une serviette de cuir brune à bout de bras, entre et nous salue. Nous lui retournons son salut.

— Encore une autre journée du bon Dieu! lance-t-il jovialement. Un pasteur gai vient de se faire descendre au coin de la Onzième et d'Ocean Drive...

— Louis, l'heure d'appareiller approche, me dit Compson pour couper court, laissez tomber la NOAA. Si c'est leur système qui foire, je leur mettrai moi-même le nez dedans. Ça me fera plaisir. Vous y croyez trop, à leur technologie.

— Je ne pense pas y croire plus que vous, mais...
Oui, je vais m'assurer que tout notre monde est bien embarqué et je fais ramener les coupées.

Il approuve et me désigne le bleu léger du ciel.

— Dites donc, Louis, vous ne trouvez pas que le ciel est un peu fadasse, vous?

— Fadasse?

— Je ne sais pas... Il manque de luminosité.

— Oui... Peut-être... Sans doute du smog.

— Du smog, oui, c'est possible.

Il a un peu raison, je n'avais pas remarqué. Je croyais que cette légère angoisse mal définie tenait au fait de me séparer de Loretta et de Jef pour quatre-vingt-dix jours, mais, à bien y regarder, le ciel doit aussi y être un peu pour quelque chose.